

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

N° 713

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLOME D'ÉTAT)

Paul TODOSKOFF

Né le 8 juillet 1914 à Paris

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

Interne des Hôpitaux de Seine-et-Oise

Présentée et soutenue publiquement le 15 septembre 1939

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DE
l'Histoire de l'Hôpital civil de Versailles
et de son Internat

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

Librairie LOUIS ARNETTE

2, rue Casimir - Delavigne

1942

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

N°.....

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLÔME D'ÉTAT)

Paul TODOSKOFF

Né le 8 juillet 1914 à Paris

Ancien Externe des Hôpitaux de Paris

Interne des Hôpitaux de Seine-et-Oise

Présentée et soutenue publiquement le 15 septembre 1939

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DE
**l'Histoire de l'Hôpital civil de Versailles
et de son Internat**

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

PARIS

Librairie LOUIS ARNETTE

2, rue Casimir - Delavigne

1942

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	GASTINEL.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	N...
Pathologie chirurgicale	QUENU.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	AUBERTIN.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	DUVOIR.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LÉVY-VALENSI.
Pathologie expérimentale et comparée	Henri BÉNARD.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
	ABRAMI.
	FIESSINGER.
Clinique Médicale	PASTEUR-VALLÉRY-
	RADOT.
	HARVIER.
Hygiène et clinique de la première enfance	CATHALA.
Clinique des maladies des enfants	Robert DEBRE.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	LAIGNEL - LAVASTINE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	MONDOR.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	CADENAT.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	VELTER.
Clinique urologique	CHEVASSU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	PORTES.
	LÉVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	LEVEUF.
Clinique thérapeutique médicale	LOEPER.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	BROCQ.
Clinique propédeutique	Maurice VILLARET.
Clinique de la tuberculose	TROISIER.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique de cardiologie	DONZELOT.
Clinique de neuro-chirurgie	Clovis VINCENT.
	DOGNON.
	GIROUD.
	HAZARD.
Professeurs sans chaire	JAYLE.
	JOANNON.
	OLIVIER.
	VERNE.
	SANNIÉ.



II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.		MM.	
AMELINE	Pathologie chirurgicale.	DE GENNES ...	Pathologie médicale.
BARIÉTY	Pathologie médicale.	HAGUENAU ...	Pathologie médicale.
BERNARD (E.).	Pathologie médicale.	LACOMME	Obstétrique.
BEZANÇON (J.).	Hydrologie.	LANTUÉJOUL .	Obstétrique.
BONNET	Bactériologie.	LAVIER	Parasitologie.
BOULIN	Pathologie médicale.	LELONG	Pathologie médicale.
BROUET	Pathologie médicale.	LEMAIRE	Pathologie expérimentale.
BULLIARD	Histologie.	LENÈGRE	Pathologie médicale.
CACHERA	Pathologie médicale.	M ^{lle} J. LÉVY ..	Pharmacologie.
CORDIER	Anatomie.	MARCHAL	Pathologie médicale.
COSTE	Pathologie médicale.	MÉNÉGAUX ...	Pathologie chirurgicale.
COUVELAIRE		MOLLARET ...	Pathologie médicale.
(Roger)	Urologie.	MOUQUIN	Pathologie médicale.
DELARUE	Anatomie pathologique.	PATEL	Pathologie chirurgicale.
DELAY	Pathologie médicale.	PETIT-DUTAIL-	
DEGREZ (H.)..	Physique.	LIS	Pathologie chirurgicale.
DESOILLE	Médecine légale.	RENARD	Ophtalmologie.
DIGONNET	Obstétrique.	RICHET	Physiologie.
DOGNON	Physique.	SÉNEQUE	Pathologie chirurgicale.
FEVRE	Pathologie chirurgicale.	SICARD	Pathologie chirurgicale.
FUNCK-BREN-		SOULIE	Pathologie médicale.
TANO	Pathologie chirurgicale.	SUREAU	Obstétrique.
GALLIARD	Parasitologie.	TURPIN	Pathologie médicale.
GARCIN	Pathologie médicale.	WILMOTH	Pathologie chirurgicale.
M ^{lle} GAUTHIER-			
VILLARS ...	Anatomie pathologique		

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.		MM.	
ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.	LE LORIER ...	Obstétrique.
CHAILLEY-		NEVEU-	
BERT	Physiologie.	LEMAIRE ...	Parasitologie.
GUÉNIOT	Obstétrique.	PIÉDELIEVRE .	Médecine légale.
HEITZ-BOYER	Pathologie chirurgicale.	VAUDESCAL	Obstétrique.
HUGUENIN...	Anatomie pathologique.		

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.		MM.	
ALAJOUANINE.	Clinique médicale.	BASSET.	Clinique chirurgicale.
BRULÉ.			
CHABROL.			
CHEVALLIER.			
LAROCHE (G.).			
LIAN			
MOREAU.			
SÉZARY.		MOULONGUET.	
		MCURE.	
</			

V. — CHARGES DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé.	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
DECHAUME	Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MON PERE

Mort pour la France

A MA TRES CHERE MERE

*Pour tous les sacrifices qu'elle s'est imposés
pour me permettre d'accomplir mes études
médicales.*

A LA MEMOIRE DE MON FRERE AINE

A MA CHERE SŒUR

A MA CHERE FIANCEE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

*Avec toute notre gratitude pour l'honneur
qu'il nous a fait de bien vouloir présider cette
thèse.*

A MES MAITRES
DANS LES HOPITAUX DE PARIS

MONSIEUR LE PROFESSEUR CUNEO
MONSIEUR LE PROFESSEUR ACHARD
MONSIEUR LE PROFESSEUR OMBREDANNE
MONSIEUR LE DOCTEUR CLOVIS VINCENT
MONSIEUR LE PROFESSEUR LÔPER
MONSIEUR LE DOCTEUR KUSS
MONSIEUR LE PROFESSEUR CHEVASSU

A MES MAITRES
DE L'HOPITAL DE VERSAILLES

MESSIEURS LES DOCTEURS REMILLY
LUTEMBACHER, FRANÇOIS, WAPLER, DUCUING,
GRESSET, AUMONT

A MES BONS CAMARADES D'INTERNAT

CHAPITRE PREMIER

QUELQUES ASPECTS DE L'HOPITAL CIVIL DE VERSAILLES

Après avoir appris au lecteur que notre Hôpital compte actuellement 500 lits, plus 200 lits de vieillards à l'asile Despaigne, nous n'allons pas lui faire visiter en détail tous les bâtiments de l'hôpital, mais simplement l'emmener successivement à la Chapelle, à l'Oratoire et dans la Salle d'Honneur où se réunit la Commission Administrative.

La Chapelle, qui fut commencée en 1788, se trouve au centre du bâtiment principal de l'hôpital. Si l'on regarde sa façade sud, elle est masquée par le corps du bâtiment. Cependant, son emplacement est marqué par un clocheton surmonté d'une croix. Ce clocheton se trouve au centre d'un fronton représentant à gauche la Charité avec des figures d'enfants. A droite, la Religion avec le Serpent, symbole d'union entre elle et la foi.

La façade nord est au contraire bien caractérisée avec les quatre colonnes soutenant un deuxième fronton.

La Chapelle est de forme circulaire ; en entrant, l'on est frappé par la hauteur de l'édifice, comparativement à son faible diamètre.

L'Autel est surmonté d'une belle statue en marbre blanc, représentant la Vierge tenant l'enfant Jésus dans son bras gauche.

Cet Autel, construit en 1830, est dû à la générosité de la Sœur Supérieure LESPINASSE DE FLORENTIN.

Tout autour de la Chapelle, se trouvent dans des niches des statues de Saints et un chemin de croix.

La galerie est soutenue par quinze colonnes massives. Dans un coin de cette galerie, se trouvent les orgues.

L'ensemble laisse au visiteur une impression de grandeur, de simplicité et de recueillement.

Emmenons maintenant le lecteur dans le délicieux petit Oratoire situé dans l'avant-corps de l'aile ouest du bâtiment principal.

Cet Oratoire a été construit en 1860 des deniers personnels de la Sœur Supérieure LESPINASSE DE FLORENTIN, déjà citée plus haut, qui consacra 54 années de sa vie aux malades de l'Hôpital de Versailles (de 1813 à 1867).

Ce lieu de prières, d'inspiration du XVIII^e siècle, est très simple, mais d'un goût et d'un art exquis.

Il est revêtu sur toutes ses faces de boiseries sculptées en bois naturel ciré, se prolongeant presque jusqu'au plafond, dans lequel sont enchassées deux larges verrières colorées, laissant filtrer la lumière du jour. Dans le chœur, s'élève une belle statue en marbre de la Vierge, qu'entoure une précieuse balustrade s'harmonisant délicatement avec les panneaux de la religieuse enceinte.

Le visiteur connaît maintenant deux des coins les plus intéressants de l'Hôpital.

Cependant, s'il aime les choses anciennes, il sera agréablement surpris en parcourant les bureaux de l'Hôpital, dont le modernisme clair, propre et gai, ne fera que mieux ressortir la beauté des vases de pharmacie anciens, qui ornent la grande salle de réunion du Conseil d'Administration.

Ce sont des vases de faïence bleue de Saint-Cloud et de Nevers, portant sur leurs flancs des inscriptions deux fois centenaires, indiquant leur contenu. Cette collection comprend également des urnes et potiches marquées de la fleur de lys royale de l'ancienne apothécairie.

Un administrateur bienveillant ne manquera pas d'expliquer au visiteur que ces vases ont été classés monument historique en 1904.

Il est à noter qu'en 1896, la Manufacture Nationale de Sèvres obtint de l'Hôpital de Versailles trois vases de pharmacie de la fabrication de Saint-Cloud et deux cruches à écusson royal, de fabrication pari-

sienne, offrant un intérêt historique tout particulier, en échange desquels l'Hôpital reçut deux vases en porcelaine de Sèvres, déclarés de valeur égale, et qui ornent aujourd'hui la cheminée de la salle d'honneur.

Maintenant que j'ai plongé le lecteur dans l'ambiance un peu archaïque qui est celle de notre Hôpital, je vais passer à mon sujet proprement dit, qui est l'Histoire de l'Hôpital et de ses Internes.

CHAPITRE II

L'HOPITAL CIVIL DE VERSAILLES DES ORIGINES A NOS JOURS

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la date de la fondation de l'Hôpital : les uns la faisant remonter à Louis XII, d'autres à Louis XIV. Nous adopterons avec M. MUNSCH cette dernière opinion, qui rassemble en sa faveur le plus d'arguments.

Au xvr^e siècle, il existait à Versailles une maladerie et une léproserie ; dans un procès-verbal de visite de 1550, on voit que les malades des villages qui y étaient reçus étaient de Chaville, Viroflay, Montreuil, Le Chesnay et Roquencourt.

Mais cet établissement disparut, car en 1636, Louis XIII fit louer en haut de la rue de la Paroisse, une maison appelée La Charité du Roy, qui était entretenue sur sa cassette ; des malades y étaient soignés par six sœurs de charité.

Profitions de l'occasion pour rendre hommage aux Sœurs de l'Ordre de Saint-Vincent-de-Paul qui, depuis

cette date jusqu'à ce jour, c'est-à-dire pendant plus de trois siècles, ont avec dévouement, toujours fidèles à leur foi religieuse et à leur patriotisme, soigné les pauvres de Versailles dans le silence et dans l'humilité de leur apostolat.

Il est à noter en particulier qu'elles résistèrent aux brimades religieuses dont elles furent victimes vers l'an 1795. Les messes sont interdites à cette date et la chapelle fermée ; les sœurs portent par ordre le vêtement laïque. Les ministres du Culte ne peuvent plus visiter les hospitalisés que difficilement et sur autorisation spéciale. Les infirmières et les employés furent sommés de se conformer aux nouveaux usages, de s'appeler citoyens et de fêter le décadi.

Cette période de la lutte anti-religieuse fut, nous le verrons, en même temps une période de crise financière terrible, dont l'Hôpital sortira victorieux en 1798.

Mais n'anticipons pas. Nous avons vu que la Charité du Roy était sise rue de la Paroisse.

La création du quartier de la ville neuve, par opposition au vieux Versailles fit que, sous Louis XIV, la maison de la Charité se trouva dans une des rues les plus fréquentées de la ville ; aussi, le 21 février 1707, le roi fit acheter pour 18.000 livres la maison de François de l'Espée pour y fixer les malades de la Charité du Roy. Cette maison avait deux portes cochères, l'une sur le Quai Notre-Dame (aujourd'hui boulevard de la Reine), l'autre sur la rue de Bourbon (aujourd'hui avenue du Maréchal-Foch). Elle se

trouvait donc sur l'emplacement d'une partie de l'Hôpital actuel, et c'est à cette date qu'il faut faire remonter la création de notre Hôpital.

Le roi alloua à l'entretien de cet asile pour les pauvres malades une rente annuelle de 8.000 livres ; mais à la mort de Louis XIV, la Cour ayant quitté Versailles, cette dotation cessa.

Les pauvres ne recevant plus leurs secours accoutumés, des plaintes furent adressées au nouveau roi, et Louis XV, en vertu de lettres patentées enregistrées en la Chambre des Comptes, rétablit en juin 1720 la dotation de 8.000 livres constituée sur le domaine royal et érigea le bâtiment acquis par le feu roi, en Hôpital Royal.

En 1722, une infirmerie fut en outre établie par le roi ; elle devait être uniquement destinée à la domesticité du château.

Les frais annuels de son entretien, supportés par le domaine, tendaient incessamment à s'élever : de 10.600 livres au début, ils atteignirent en six ans la somme de 20.900 livres.

Des projets d'édification d'un nouvel Hôpital pre-occupaient depuis longtemps Louis XV. Dès 1728, un projet général de reconstruction avait été demandé à Gabriel Jacques, un des élèves de Mansard, mais il ne fut pas exécuté. Le roi ayant donné une somme de 48.000 livres, on se contenta d'élever un bâtiment sur l'emplacement qui forme aujourd'hui la cour intérieure. Malgré cette annexe, les locaux étant insuffisants, le roi fit acheter en 1730 et en 1733, deux

maisons contiguës à celles qui avaient été achetées en 1707, et en 1737 il fit don d'un terrain de 47 toises $\frac{2}{3}$ attenant à l'établissement.

En 1756, la subvention annuelle allouée à l'Hôpital fut portée à 39.800 livres sans y comprendre les 2.900 livres affectées au traitement des médecins et des chirurgiens.

Sous le règne de Louis XVI, la reconstruction de l'Hôpital fut débattue et arrêtée (1786).

Le roi approuva les plans préparés par les soins de D'Arnaudin.

L'ensemble des bâtiments devait présenter la figure d'un H, au centre duquel se trouverait la Chapelle.

En 1786, le roi acheta pour 30.000 livres la maison Jusserand, dont il fit don à l'Hôpital. Son emplacement forme aujourd'hui le jardin qui longe l'avenue du Maréchal-Foch.

En 1787, la subvention fut portée à 150.000 livres par an. En revanche, les gardes du corps, en cas de maladie, bénéficiaient du traitement gratuit dans une salle qui leur était spécialement affectée.

Mais cette riche subvention devait disparaître avec la Révolution de 1789, et l'Hôpital tomba à la charge de la municipalité. Les travaux entrepris en 1781 et qui avaient coûté 420.000 livres sont arrêtés.

Nous assistons alors à une désorganisation complète et à une réelle détresse de notre Hôpital. Il ne reste plus comme revenus que les modestes loyers de

la maison Jusserand et les subventions municipales évaluables au tiers environ de la subvention royale.

Cette crise financière, commencée en 1792, s'accroît encore et sera suivie d'une crise morale terrible, quand aux Girondins succèdera la Terreur.

La détresse est telle que les bâtiments se dégradent, les malades sont sans linge, les orphelins sans vêtement, les nouveau-nés sans nourriture.

Il n'y a plus ni vin, ni bois, ni eau-de-vie, ni vinaigre, ni huile.

L'argenterie de l'Hôpital est alors vendue le 6 thermidor an VII, pour la somme de 5.580 fr., à des orfèvres de Versailles. Cependant, certaines pièces d'argenterie furent sauvées du naufrage ; frappées aux armes du roi ou de l'Infirmier du Roi, elles sont actuellement au Musée Lambinet de la ville.²

Après l'argenterie, la cuivrie de l'Hôpital est vendue le 22 thermidor pour la somme de 327 fr. 80. En désespoir de cause, l'on vend même à l'encan la voiture de l'Hôpital pour 60 francs.

Cependant, les Administrateurs luttent courageusement pour obtenir que la subvention municipale, qui avait été suspendue du fait de la suppression de l'octroi, soit versée à nouveau. En attendant, se muant en mécènes, ils soutiennent l'Hôpital de leurs propres deniers.

Leur dévouement sera récompensé ; le 14 thermidor an VII (1799), l'octroi fut rétabli et l'Hôpital recommença à bénéficier d'une allocation de 50.000 à 80.000 livres par an.

Sous l'Empire, l'Hôpital renaît et même s'agrandit. En 1808, Napoléon I^{er} fait concéder à l'Hôpital un terrain de près de 14 ares.

En 1812, Napoléon lance l'ordre de reprendre l'exécution du plan d'Arnaudin, suspendue en 1790; mais les travaux sont encore retardés car nous sommes submergés par les événements de 1815 et la Restauration.

Toutes les acquisitions faites de 1815 à 1848 vaudront à l'Hôpital une notable extension de sa superficie en terrains libres.

Le 1^{er} juin 1820, on célèbre à l'Hôpital, sous la présidence du Comte de Pradel, le centenaire de l'érection de la Maison de Charité en Hôpital Royal. L'architecte Guignet présente les outils au Comte de Pradel qui scelle dans la pierre, sous l'autel, une boîte d'acajou renfermant une inscription gravée sur étain et une collection de cinq pièces en argent frappées à l'effigie de Louis XVIII, sous le millésime de 1820.

Cette commémoration des trois époques des rois Louis XV, Louis XVI et Louis XVIII, si favorables aux destinées de l'établissement, est suivie d'une dotation de 60.000 francs accordée par le souverain.

Sous Charles X, l'Hôpital, auquel il ne manque plus que quatre ou cinq immeubles pour occuper tout l'emplacement qu'il recouvre actuellement, comprend 300 lits.

En 1832, un hôpital militaire est établi à Versailles. Notre Hospice possédait alors 100 lits pour les ma-

lades de l'armée, qui seront dorénavant consacrés à la population civile.

En 1838, grosse alerte : la Commission Administrative proteste de toutes ses forces, au nom de l'humanité et des pauvres dont elle représente les intérêts, contre le tracé des Chemins de Fer de la Rive droite, à travers notre Etablissement hospitalier. Ce projet, taxé d'utilité publique, était désastreux et destructif du beau monument d'Arnaudin, dont une partie seulement avait été construite ; il avait pour conséquence, sur les 300 lits que possédait l'Hôpital, de lui en enlever 170. De plus, les jardins devaient être convertis en un entrepôt public de marchandises.

L'Hôpital, par l'exécution de ce projet, perdait tous ses avantages sanitaires : l'air, la lumière, l'espace et l'expectative de s'agrandir suivant les plans de 1781, enfin le calme et le repos si nécessaires aux malades.

Finalement, ce projet, qui avait soulevé la réprobation générale, fut abandonné.

En 1840, la ville fit établir à ses frais de petites constructions dans l'Hôpital, pour les aliénés en observation.

L'époque qui va de 1853 à 1859 est capitale dans l'histoire de l'Hôpital. Sous l'impulsion de M. Ovide RÉMILLY, maire de Versailles, l'on achève enfin le projet d'Arnaudin, commencé de 1781 à 1790 et interrompu par la Révolution.

Le bâtiment principal de l'Hôpital est alors achevé dans sa forme actuelle, tandis qu'on rase certaines constructions qui juraient avec le plan primitif.

L'Hôpital, ou plutôt son bâtiment principal, prend alors la forme d'un H majuscule. L'aile ouest, la plus récente, est réservée aux femmes, l'aile est aux hommes. Dans l'aile transversale, au centre de l'Hôpital, se trouve la Chapelle.

Pour parachever l'œuvre, on ajoute à cet ensemble la galerie transversale composée d'un rez-de-chaussée seulement (les ailes ayant deux étages) avec grand porche face à la rue Richaud, galerie qui relie l'extrémité antérieure ou sud des deux ailes et délimite ainsi une cour intérieure.

La dépense s'élève à 684.429 francs.

En 1863, une statue de la Vierge, en terre cuite, est érigée au centre de la cour intérieure, dite Cour d'Honneur.

En 1861, 1865 et 1869, l'Hôpital acquiert encore trois maisons voisines.

Sous la Troisième République, l'Hôpital continue à s'agrandir. Ainsi en 1875 et 1880 l'Hôpital acquiert deux nouvelles maisons.

En 1889, année de l'Exposition, tous les travaux d'achèvement de l'Hôpital étant terminés, ce dernier se propose d'exposer les plans anciens et nouveaux; mais ce projet est abandonné.

En 1892 vient le legs DESPAGNE, qui permettra la création de l'asile du même nom, réservé aux vieillards, qui fut inauguré en 1901.

En 1896, M. Félix FAURE, président de la République, vient visiter l'Hôpital et remet une somme de

300 francs pour procurer des douceurs aux hospitalisés.

En 1908, on construit sur le terrain du Lycée, en mitoyenneté avec l'Hôpital, un petit bâtiment servant au fonctionnement de la Goutte de Lait.

En 1909, sont édifiés les pavillons des Contagieux et le pavillon des Aliénés en observation.

En 1914, un grand projet de désaffectation de l'Hôpital avec sa reconstruction dans un domaine de dix hectares situé dans le bois des Célestins est mis à l'étude.

Le coût aurait été de 4 millions, terrain non compris. Mais le corps médical s'oppose au déplacement de l'Hôpital et ce projet est abandonné.

Après la guerre des travaux importants ont été effectués. Nous ne citerons que les plus importants de tous, l'édification il y a quelques années du superbe pavillon de Radiologie et de Cardiologie, qui est à l'heure actuelle l'orgueil de l'Hôpital Civil. Un laboratoire de recherches scientifiques, que dirige le docteur René LUTEMBACHER, y est annexé.

Les services de Chirurgie et surtout les salles d'opération se révélant insuffisants, un très beau projet de refonte complète de l'Hôpital fut proposé en 1938, qui prévoyait l'édification d'un bloc chirurgical modèle et divers aménagements intérieurs. Malheureusement le devis s'élevait, dit-on, à 60 millions et le projet fut abandonné. Il est simplement question actuellement d'édifier un bloc opératoire, quand les circonstances le permettront.

Signalons enfin qu'après une visite récente de M. Marc RUCART, ministre de la Santé Publique, une Ecole d'Infirmières préparant le Diplôme d'Etat fut créée à Versailles. Une centaine de jeunes femmes et jeunes filles s'y sont inscrites et les cours et les stages fonctionnent depuis un an.

Et maintenant, que réserve l'avenir à notre vieil Hôpital ? Ayons confiance; il a subi victorieusement, nous l'avons vu, bien des épreuves. Fort du dévouement de son Corps Médical et de son personnel hospitalier, il continuera à s'améliorer et à servir de mieux en mieux l'intérêt des humbles et des déshérités.

CHAPITRE III

L'INTERNAT DE VERSAILLES A TRAVERS LES AGES

Loin de moi la prétention de faire une étude détaillée de l'Internat, en citant tous les faits qui, depuis cent cinquante ans, ont marqué la vie des « élèves » de l'Hôpital.

Ma pensée a simplement été de récompenser le lecteur de l'étude aride qu'il vient de lire, en lui racontant quelques anecdotes qui montreront que de tout temps, les jeunes étudiants en médecine ont su maintenir à Versailles l'esprit de salle de garde : traditions, camaraderie, dévouement envers les malades, mais aussi chahut, joyeuses ripailles et franche gaieté.

A l'origine les internes portaient le nom d'élèves; ils étaient souvent très jeunes, parfois 13 ans, d'autres fois 15. D'aucuns avaient cependant l'âge d'homme.

Le premier nom qui figure dans les archives est celui de MEURISSE, sur lequel on ne sait rien.

En 1787 on trouve de VAUCELLE, qui resta jusqu'en 1792, date « où il s'en est allé à la suite d'un bataillon partant pour la frontière ».

Mais dès ce moment les noms se succèdent avec rapidité et les élèves ne restent que quelques mois à l'Hôpital, juste le temps d'apprendre à panser un blessé avant d'aller courir l'aventure guerrière de la Révolution.

On commence à trouver des citoyens :

« En 1793, le 2 avril, le citoyen Auguste RICARD entre à l'Hôpital, suivant l'autorisation municipale du 4 floréal an II; le citoyen RICARD jouira d'un traitement de 120 livres par année. »

Le citoyen RICARD est donc le premier élève rémunéré par l'Hôpital.

Mais c'est le moment de la guerre qui fait des vides dans l'officiat de santé, de sorte qu'on voit entrer des élèves très-jeunes, tel Roger VICTOR, 12 ans.

En l'an 13 de la République, le 6 frimaire, le maire de Versailles rend officielle la situation des élèves :

.... « Ces observations ont déterminé l'Administration à demander deux élèves; tous deux jouiront de la nourriture et du logement. »

Et voici le premier classement :

LOCART : 1^{er} élève;

VOISIN : 2^e élève;

NOBLE : 3^e élève;

ROYER : 4^e élève.

En l'an 14 l'élève ROYER, devenu 2^e élève, part comme aide-chirurgien dans l'armée impériale; il reçoit 300 francs de gratification de la Commission Administrative. L'Internat paraît donc reconnu dès 1802. Mais ce n'est qu'en 1808 que les internes sont officiellement rétribués ainsi qu'en fait foi le document suivant :

« Un des administrateurs observe que les services qu'on exige maintenant du premier et du deuxième élève étant extrêmement assujettissants... Il leur est impossible de subvenir à leur entretien, à moins qu'ils n'obtiennent des secours de leur famille, ce qui n'a pas toujours lieu.

L'assemblée, après avoir délibéré, considérant que s'il est avantageux pour ces jeunes gens d'acquérir des connaissances à l'Hospice, il est également aussi intéressant pour l'Hospice de se les attacher, lorsqu'ils sont reconnus capables de remplir les fonctions de premier et deuxième élève interne, pense qu'il est justice de les indemniser de la sujétion qui leur est imposée. »

Ce texte capital précise que cette indemnité sera de 200 francs pour le premier élève et de 150 francs pour le second. Notons que pour la première fois l'expression élève interne est employée.

Voici donc les internes casés, tout au moins les deux premiers. Mais à côté d'eux les élèves attachés à l'Ecole de Médecine avaient bien des ennuis.

Ainsi, le sieur TRAVERS fut à cette époque mis à la porte de l'Hôpital. Pauvre TRAVERS. Si ROYER semble

être le premier interne vertueux, tu nous parais l'ancêtre d'un internat vivant où toute une jeunesse, quelquefois laborieuse, sut aussi dépenser les heures trop longues en de joyeux instants.

Et voici quelques passages du règlement du 1^{er} juillet 1808 :

« ... A huit heures du matin, la « Boëte » destinée aux appareils, suffisamment garnie d'emplâtres étendus tel que le cérat simple, cérat animal de styrax, diachylon gommé, onguent de la mère; et de bandes, compresses effilées et désourlées, de charpie peignée, de digestifs secs et en poudre, enfin des autres pièces d'appareils nécessaires aux grands pansements, sera déposée par le dernier élève externe dans la salle des blessés...

« Pendant les pansements, les élèves auront soin de se faire suivre par le garçon muni d'un panier, afin d'y déposer ces débris de pansements et prévenir par là le dépôt des linges, charpies, salis de pus contagieux sur les carreaux, les lits, etc...

« S'ils sont pénétrés comme ils doivent l'être des principes de physique et d'hygiène, ils doivent sentir les motifs de cette sage précaution...

« Les élèves internes s'arrangeront de manière à ce qu'il y en ait un constamment de garde à la maison en cas d'accident...

« Ils ne se permettront d'aller à la salle de dissection ou d'y travailler qu'en présence des chefs ou d'après leur autorisation.

« Ils auront soin de s'y renfermer en silence, de n'y rien laisser de malpropre, de s'y conduire avec la plus grande circonspection. Ils n'oublieront point que les hommes qui se consacrent au service de l'humanité souffrante, doivent en respecter les tristes dépouilles après la mort. »

On trouve dans les archives en 1809, trace de frictions entre l'Administration et les élèves internes :

« Un membre de l'Administration observe que les élèves internes ne se comportent pas toujours avec la décence convenable, tant vis-à-vis des sœurs que vis-à-vis des malades et apportent du désordre dans le service. »

Aussi le portier, qui doit être « de sang froid, jamais pris de vin, habillé, peigné et proprement mis à 10 heures du matin » reçoit l'ordre de surveiller sévèrement les internes.

Le premier concours a lieu en 1808 :

« Pour exciter plus exactement l'émulation, ils donneront à ce concours la publicité et la solennité convenables. »

Le concours eut lieu entre Thomas BLOT (21 ans), Laurent GUILMAIN (16 ans 1/2) et FORGET (16 ans 1/2) et BLOT fut le premier major de Versailles.

Cependant le conflit entre l'Administration et les jeunes internes se multiplient, témoin ce texte qui ne manque pas d'humour :

« L'assemblée arrête d'après les observations faites à diverses reprises par MM. les officiers de santé en chef, qu'à l'avenir, le dîner et le souper des deux

élèves internes seront portés tous les jours dans leur chambre, aux heures indiquées par le son de la cloche; si les deux élèves internes, ou l'un d'eux, ne se trouvaient pas dans leur chambre à l'heure indiquée, pour toute autre cause que celle de service, leurs vivres seront descendus à la cuisine et ne leur seront point reportés. »

Cette mesure de rigueur s'explique quand on sait que « la Boëte est mal entretenue, que les outils sont rouillés ou absents par l'effet du peu de soin des élèves internes ».

Après avoir été blâmés les internes sont, en 1814, à l'honneur. A la Restauration Louis XVIII comble l'Hôpital de petites faveurs et de grandes promesses :

« Le 10 juillet l'Administration fait appeler les élèves à l'Assemblée; on leur annonce que par décision spéciale de Son Altesse Royale Monsieur, frère du Roi, en date du 5 de ce mois, Messieurs les Officiers de santé et élèves de l'Hôpital de Versailles sont autorisés à porter la décoration du « Lys » ».

L'on récompensait ainsi le dévouement du corps médical envers les malades atteints de typhus exanthématique qui sévissait à cette époque. Le jeune RÉMILLY, grand-oncle d'un médecin actuel de l'Hôpital, mourait en 1814 à l'âge de 20 ans d'un typhus contracté au chevet des malades. Un autre interne, le jeune POTHIER, fut contaminé également, mais guérit « bien qu'il ait présenté des symptômes ataxiques très effrayants ».

A la même époque, l'interne DAUBRESSE mourut aux armées.

En 1814 également, l'Administration décida que « le concours ne pouvait avoir lieu, faute de concurrents » et THIBAUT et PÉNARD furent nommés internes sur titres.

Un enseignement a longtemps existé à l'Hôpital Civil de Versailles (il n'existe plus aujourd'hui, bien que les fonctions d'interne soient reconnues par la Faculté comme pouvant remplacer les stages de Paris).

Les cours d'anatomie ont lieu l'hiver (1818). L'été est réservé à l'ostéologie et aux bandages. « Deux cours importants pour les élèves » et l'on acheta des instruments chirurgicaux nécessaires à l'amphithéâtre.

Cependant le nombre des élèves ou externes ne cessait de décroître; de 12 à 14 il est tombé à 2 en 1820, outre les deux internes VITRY et PENARD. Aussi l'on propose de donner aux externes le logement et la nourriture. En réponse « M^{me} la Supérieure observe qu'elle n'avait pas de local particulier à donner aux externes, mais qu'elle était persuadée que l'offre de la nourriture leur procurerait un grand avantage et une grande douceur ». Et voilà donc les externes nourris.

Dès lors, sous l'époque de Louis XVIII, les internes semblent goûter une vie tranquille. Leurs indemnités ont augmenté et les externes ou provisoires touchent

bientôt eux-mêmes une indemnité de 150 francs et de 100 francs, les internes touchant 300 et 200 francs.

On leur achète des instruments, on les abonne à des revues.

Un peu plus tard on détruit le bâtiment des élèves « servant aussi de salle de consultation » resté seul au milieu de la grande cour de l'Hospice depuis la démolition des bâtiments qui l'avoisinaient et l'on reconstruit un internat à proximité de l'amphithéâtre : coût 6.951 fr. 73.

Il semble que même dans ce nouveau bâtiment les internes, qui sont maintenant au nombre de quatre (deux titulaires et deux provisoires) ne disposaient que d'un dortoir commun, ainsi qu'en fait foi le texte suivant qui raconte l'une de leurs escapades :

« M^{me} la Supérieure fait connaître que le 1^{er} novembre courant (1831), elle fut avertie que MM. les élèves internes, immédiatement après avoir reçu leur dîner l'avaient jeté par les croisées, brisé les plats et les assiettes et que le bruit qu'ils faisaient troublait l'ordre de la maison; que s'y étant transportée elle avait reconnu l'exactitude de ce rapport, mais que tous les élèves étant sortis sans sa permission, elle avait cru devoir fermer la porte de leur chambre et en emporter la clef; qu'enfin MM. les élèves n'étant rentrés que vers quatre heures, pendant qu'elle était à l'office à la paroisse, irrités de trouver la porte de leur chambre fermée, l'avaient enfoncée en manifestant leur mécontentement par des paroles inconvenantes et des cris tumultueux. »

Tout finit par une remontrance et une suspension de traitement aux internes BROCHETON et PLACE.

Ceci n'amende pas beaucoup les internes; peu de temps après une épidémie de choléra sévit dans la ville. Les externes ne s'aperçurent de l'épidémie, qui leur donnait évidemment un surcroît de travail, qu'en voyant leur fonds décerné à titre d'encouragement, servir à l'abonnement à la *Gazette Médicale de Paris*.

Aussi ils s'émancipent de plus en plus. A la visite tout le monde était absent pendant des huit jours et PLACE et PITON ne prenaient même pas la peine de s'excuser.

Il est vrai que l'Administration traitait souvent ses internes avec désinvolture. Ainsi certains internes furent envoyés dans les campagnes pour donner des soins aux cholériques. Pendant cette absence leurs appointements sont donnés aux externes !

C'est tout juste si l'on ne diminue pas ces appointements en 1832; mais si les autres traitements furent réduits à cette date, ceux des internes restèrent fermes « vu leur modicité ».

Cependant l'Administration récompense également les bons internes. Ainsi en 1827 VITRY fut nommé chef de clinique et ce titre n'était pas simplement honorifique, car les élèves étaient nombreux à ce moment. DESPAGNE, à la fin de son internat, fut nommé chef des travaux anatomiques (1829). En 1837, l'interne OZANNE reçoit pour sa bonne conduite et son zèle les ouvrages du docteur ANDRAL. Mais à

côté de lui que de chahuteurs, de coureurs de café et de filles. Le règlement n'est jamais observé.

Ainsi, tous les internes devaient coucher à l'hôpital. La commission se transporte dans leur chambre et n'y trouve personne ! Les DORGENT, les DENIS, les NOVARRE s'en prenaient tous les soirs aux murs de l'Hospice; ou bien ils se promènent après le coucher du personnel et font entendre dans leur chambre des clameurs qui, dans la nuit, troublent le silence et le repos de la maison. La Commission sévit alors ; l'interne DENIS, pour s'être battu avec le portier, fut mis à la porte pour un mois; l'interne NOVARRE, pour avoir découché pour la centième fois et avoir « tenté de suborner le portier pour introduire des femmes dans la chambre des élèves » va rejoindre à l'extérieur, pour un mois, son camarade DENIS. Ils ne durent jamais être plus heureux que pendant ce mois-là.

Nous ignorons du reste dans quelle tendre maison ils allèrent oublier les rigueurs de l'exil.

Enfin l'heure du départ sonna pour la terrible équipe NOVARRE, BARRIÈRE et CAZALIS qui se firent nommer sous-aides des armées (1841).

Ce fut un peu avant cette époque que le règlement s'orna de ce paragraphe suggestif :

« ARTICLE 14. — Ne laissera aucun élève entrer chez les vénériennes après la visite du matin. »

Les concours se renouvellent cependant chaque année avec un très petit nombre de candidats. Sou-

vent il n'y en a qu'un et le concours devient examen. Ainsi furent nommés en 1845, 46, 47 et 48 : LEROUX, REMILLY, BROUSSIN, GODEFROY.

A cette époque l'instruction des élèves semble très sérieusement dirigée.

« Les cours sont régulièrement faits; les élèves sont assujettis à se réunir trois fois par semaine pour s'occuper d'ostéologie, de myologie. Des examens ont lieu trois fois par semaine pour constater les études et les progrès. »

En 1850, les internes persistent à ne pas venir à 7 heures en été et 8 heures en hiver, faire leur visite, « ce qui constitue un mauvais exemple pour les élèves; un registre à signer de 7 h. 30 à 8 h. 30 est inauguré ».

En 1852, GAUCHER est reçu interne et reste à l'Hôpital jusqu'en 1856. Reçu médecin il exerce jusqu'en 1909, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 80 ans.

Nous entrons maintenant dans l'histoire moderne de l'internat que nous n'allons pas détailler.

Qu'il suffise au lecteur de savoir que le nombre des titulaires est porté à 4 plus un externe nourri en 1857. Le règlement s'assouplit un peu. L'heure de rentrée du soir est reculée : 9 heures en hiver, 10 heures en été. L'on va peu à peu vers la liberté des nuits. Il n'y a plus qu'un seul interne de garde au lieu de deux (disposition encore en vigueur aujourd'hui à l'encontre de ce qui se passe dans les hôpitaux de Paris).

Notons un incident vers 1861 :

L'Administration s'étonne de ce que le docteur OZANNE ait laissé faire aux internes deux trachéotomies. Les internes d'alors semblent d'ailleurs avoir pris de la décision. Ils sont tellement difficiles à diriger qu'un administrateur propose de les indemniser au dehors; un autre de loger le directeur au-dessus de l'internat !

A ce moment les internes arrivent par leurs démarches à se faire porter au nombre de six. C'est à cette époque qu'on les autorisa « à laisser préparer les cataplasmes par la sœur, car les internes nommés au concours ont une certaine pratique et il ne faut pas qu'ils perdent leur temps ».

En 1867, nouvelle étape. La rentrée du soir est fixée à minuit.

En 1870 trois internes : ROUMEGOUS, DUFOUR et VÉDRINE partent aux armées. A cette époque, écrit un ancien interne, le docteur BOUROTTE : « Nous étions largement nourris, l'Administration était paternelle en 70 et 71, mais dame, il y avait des tiraillements à cause du charbon que les internes gaspillaient, à cause des rentrées tardives, naturellement. »

Après 1871, nous ne citerons plus de noms d'internes, bien que nous ayons à ce moment leur liste sous les yeux. Nous ferons cependant exception pour deux d'entre eux : le docteur G. MILIAN, dont on connaît la brillante carrière, fut interne à Versailles de 1891 à 1894. Il faut rendre hommage à la mémoire de

l'interne Jean MAUDONNET tué à l'ennemi pendant la grande guerre.

Le nombre des internes n'a cessé de croître et leur condition de s'améliorer. Encore 6 en 1900, ils sont 8 après la guerre; ce nombre se révèle insuffisant et en 1931 est construit un nouvel et coquet internat qui peut loger 15 à 16 internes. Il y a 12 internes en 1932, puis 12 titulaires et 3 provisoires jusqu'en 1939.

Enfin en 1939 est créé un concours des hôpitaux de Seine-et-Oise qui supprime l'ancien concours local de Versailles.

CONCLUSIONS

J'écris ces lignes au début de septembre 1939. Certains de mes camarades sont déjà mobilisés, les autres vont partir incessamment; pas un ne restera à l'hôpital. En cette heure grave je serre la main à tous ces vieux camarades; c'est grâce au dévouement et à la valeur des médecins de l'hôpital, grâce à la compréhension et à l'interprétation très larges des règlements par l'Administration, mais surtout grâce à mes bons camarades d'internat que j'ai passé à Versailles les trois meilleures années de ma jeunesse.

Notre vieille salle de garde va subir un moment d'éclipse; mais elle renaîtra un jour avec ses chansons, sa gaieté, ses tonus, ses traditions et aussi ses heures de travail et de dévouement envers les malades.

Et c'est dans l'espoir de pouvoir un jour me retremper, à titre d'ancien, dans son atmosphère jeune et vivifiante, que je termine ce modeste travail.

VU : *Le Doyen,*
TIFFENEAU.

VU : *Le Président de Thèse,*
LAIGNEL-LAVASTINE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

Les Archives de l'Hôpital Civil de Versailles.

Conrad MUNSCH. — Contribution à l'Histoire de l'Hôpital de Versailles.

Docteur G. ADAIN. — Quelques documents sur l'Histoire des Internes de l'Hôpital de Versailles.

LE ROI. — Histoire des Rues de Versailles.

G. BURGARD. — Notice sur l'Hôpital-Hospice de Versailles.

Docteur Eugène REMILLY. — Hôpital Civil de Versailles, passé présent et avenir. (Publié dans le *Courrier de Versailles.*)

M^{lle} Yvonne BÉZARD. — L'Assistance à Versailles sous l'Ancien Régime et la Révolution.

IMPRIMERIE SPÉCIALE

DE LA

LIBRAIRIE ARNETTE
